

LE SENS, DE L'INTENTION AU SENS DE L'ENONCE

Dr. Zinai Djamel Eddine
Université d'Oran

ملخص:

لا تكتف الترجمة بمجرد النقل الحرفي اللغوي للنص الأصلي، وإنما يصبو المترجم إلى الوصول إلى مقصدية النص، ولا يتحقق له ذلك إلا من خلال إجراء جملة من التحليلات. فضلاً عن ذلك، يختلف الأمر بين المعنى المراد تبليغه والمعنى الذي يبلغه النص، مما يزيد من ضبابية مفهوم الأمانة، ودقتها. ومن ثمة، تحاول هذه الدراسة سبر أغوار مفهوم المعنى من منظور المقصدية، مركزة على أهم ما جاء في التداولية والدراسات الترجمة، ومركزة على أعمال بول غرايس وأمبرتو إيكو ودانيكاسليسكوفيتش.

Grice (1975) revient sur la distinction entre le dire et le sens du dire. Autrement dit, comment un interlocuteur peut-il expliciter l'implicite d'un discours ou ce supposé sens qui reste jusqu'à preuve de contraire, du domaine du l'intentionnel. Grice, invite le lecteur a ne pas ce cantonner dans la forme de la phrase, pour saisir le sens d'où l'intention du locuteur ; C'est pourquoi, il a proposé son principe coopératif composé de quatre Maximes qui doivent réguler et éviter l'implication et l'intention dans un acte de communication verbale.

Le Principe Coopératif se résume ainsi: « *La contribution du locuteur doit respecter le contexte du discours et son orientation au moment de l'interaction (verbale ou non verbale)* ». Pour cela, il postule quatre maximes comme nous l'avons dit ci-dessus et qui sont :

- Le Maxime de la Quantité : ne pas être plus informatif qu'il n'en faut. Ne pas donner plus d'information que celle requise dans le discours.
- Le Maxime de la Qualité : ne pas dire ce que l'on croit faux. Ne pas dire ce pour lequel il n'y a pas suffisamment d'évidence adéquate.
- Le Maxime de la Pertinence : être pertinent et précis dans le discours.
- Le Maxime de la Manière : éviter l'opacité et l'ambiguïté dans l'expression. Être bref et ordonné.

Grice conclut qu'il existe une façon de communiquer que l'on pourrait appeler standard et qui est acceptée de tous. Selon lui, lorsque nous parlons (écrivons) ou écoutons nous supposons que ce qui est dit ou écouté est vrai et qu'il comporte l'information ou les informations nécessaires à la compréhension. Si une phrase n'est pas conforme à son modèle (Maximes), il ne s'agit pas de déduire qu'elle représente un non-sens mais plutôt qu'un ou plusieurs de ses maximes ont été violés ou que le Principe Coopératif n'a pas été respecté. Selon Grice, un exemple comme celui de B. cité supra est révélateur d'une situation implicative où le locuteur n'as pas été coopératif dans l'interaction verbale.

Les Maximes de Grice (1975) ne font pas l'unanimité surtout chez les linguistes qui le critiquent d'avoir rejeté un élément fondamental du langage et qui est le discours indirect.

Dans toute communication, les interlocuteurs sont tenus de respecter un certain nombre de règles régissant cette dernière. C'est ce que le pragmaticien Grice appelle des « maximes ». Pour lui une conversation est un comportement humain rationnel, un acte de communication obligeant les interlocuteurs à respecter des règles de communication et à se montrer coopératifs.

5.5 La Fidélité : entre Sens Voulu et Sens de l'Énoncé

La communication suppose que les deux partenaires prédisent le savoir de l'autre en fonction de la relation spatio-temporelle qui les unit. L'émetteur voulant transmettre son vouloir-dire en adaptant ses connaissances et son message au savoir supposé de son interlocuteur.

Pour que l'émetteur réussisse cette démarche, c'est-à-dire l'énonciation du sens voulu ou le sens du dire, il lui faut évaluer à juste titre le savoir du destinataire et de là proportionner l'explicite de sa formulation par rapport à ce qu'il laisse de non-dit. C'est ce que soutient Lederer (1984 : 22).

Dans le même ordre d'idées, U.Eco (1985) pose qu'un texte est un tissu d'espaces blancs à remplir par un destinataire. Ces espaces blancs sont laissés volontairement et pour deux raisons :

1. *Un Texte est un mécanisme paresseux (économique) qui vit sur la plus-value du sens que le destinataire introduit.*
2. *Au fur et à mesure qu'un texte passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, il laisse au lecteur l'initiative interprétative ; autrement dit, un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner.* (Eco, 1985, pp. 66.67) .

Le Vouloir-dire quelque'il soit se cristallise par la désignation d'idées, d'arguments, de sentiments par le biais de phrases, de paragraphes ou de chapitres. Pour cela, les connaissances tant linguistiques qu'extra-linguistiques sont nécessaires. Ainsi, le texte devient logique et cohérent et c'est ce qui connote la compétence communicative de l'auteur.

Le Discours qui s'intercale entre la vouloir-dire et le compris est la verbalisation du vouloir - dire de l'émetteur en énoncé. Le discours n'est pas la langue dont il est fait, il la dépasse. Le locuteur essaye d'extrapoler des idées, voire des sentiments. Pour ce faire, il utilise la langue mais seulement pour renvoyer vers un sens car la langue est la composante verbale donc la partie explicite de la communication. A celle-ci s'ajoute de toute évidence une partie implicite, les compléments cognitifs non-dits c'est-à-dire ce qui est censé être su par les interlocuteurs. En définitive, nous dirons que le sens du message est la rencontre entre l'explicite et l'implicite.

Un explicite est composé de signifiés qui permettent de transmettre un vouloir- dire et un implicite composé de connaissances supposées du destinataire. Le sens résulte par conséquent de la rencontre entre une partie verbale explicite et une partie nonverbale implicite du texte.

L'implicite autant que l'explicite sont fonctionnels, c'est-à-dire qu'ils dépendent du degré de recoupement des connaissances présumées et connues du destinataire et celle de l'émetteur : moins ces connaissances se recoupent, plus l'émetteur doit être explicite. Inversement, plus ces connaissances se recoupent avec celles de l'émetteur, plus il lui faut être implicite. C'est cette rencontre entre une formulation linguistique qu'on a dit explicite et

les compléments cognitifs implicites qui permet au destinataire de saisir le sens d'un texte. C'est ce que l'on appelle un acte de communication réussi.

Le destinataire intègre la langue dans ses connaissances non verbales pour saisir le sens. La rencontre de compléments cognitifs, c'est-à-dire l'ensemble de connaissances et d'expériences extra-linguistiques et qui participe à la compréhension du sens et de signes linguistiques constituent le sens. Le destinataire doit intercepter le non-dit, saisir les informations véhiculées dans le texte à partir des informations implicites et explicites et delà capter le vouloir-dire de l'auteur.

De telles démarches prouvent que la traduction est multiple. Soit elle consiste en la conversion d'une langue en une autre, c'est-à-dire la transposition d'une langue à une autre des mots pour lesquels il y a des correspondances préassignées, soit elle consiste à faire passer le sens et les effets de forme d'un texte dans un autre texte. Il est clair que l'approche interprétative s'intéresse plus à l'équivalence communicative et c'est pourquoi qu'elle refuse le transcodage en tant que méthode générale de traduction de textes. Cependant elle envisage que la traduction puisse porter sur des niveaux de langue. Autrement dit, le transcodage est admis quand le but de l'opération traduisante vise à décrire les structures d'une langue ou bien que nous avons à transmettre la signification première des mots et ce pour des raisons d'ordre étymologique, ethnolinguistique ou comparatif.

Partant de la vision interprétative, la traduction porte sur des textes inscrits dans des situations de communication réelles. Transmettre le sens véhiculé suppose d'abord sa saisie (le comprendre) et delà se l'approprier grâce à un ensemble de facteurs dont :

1. La connaissance de la langue.

2. La connaissance extra-linguistique, c'est-à-dire le sens traité, le lien, le but du message, le milieu social etc. qui sont des éléments qui permettent de construire le sens.

A ce niveau de la démarche traductive, le traducteur dépasse ou passe sur le lien qui relie les signifiants aux signifiés grâce à ses compléments cognitifs et il greffe aux signes graphiques un sens qui déborde au-delà de la somme des signifiés. Ce qui revient à dire que le vouloir-dire d'un émetteur est autonome par rapport aux éléments de la langue.

L'opération qui consiste à transformer la langue en discours et au moment de la reformulation du sens dans la langue (B) on pose un problème d'ordre méthodologique en traduction car comme le suppose M.Lederer (1981),

« Il s'agit de se détacher de l'emprise des significations sensoriellement présentes pour trouver des énoncés conformes aux caractéristiques que l'autre langue reconnaît comme pertinents pour exprimer la même idée. » (1981 : 371) .

D.Seleskokitch (1976) écrit pour sa part :

« Si traduisible que soit un mot ou une expression , il reste interprétable en fonction du contexte » (1976 : 78)

Elle poursuit plus loin :

« Si deux langues offrent un même mot pour désigner un même objet et même s'ils sont transcodables, il n'est pas sûr que le traducteur retienne cette correspondance comme solution lors du passage de la langue au discours. » (1976 : 83)

Ceci relève de la compétence traductionnelle qui est décrite par M.Pergnier(1980) comme suit :

« Il y a deux types de compétence : une proprement linguistique relevant de la capacité de maniement et de comparaison de deux systèmes linguistiques, l'autre permet de mettre en relation la première compétence avec une situation de parole. » (1980 :384)

En parlant du savoir-faire du traducteur, J.Delisle (1982 : 32) expose deux facultés: une capacité interprétative qui permettrait au traducteur de dégager le sens et les effets de forme, et l'autre consiste en la capacité réexpressive, c'est-à-dire pourquoi réexprimer clairement ce qu'il a compris.

Au niveau linguistique, tout énoncé renvoie à des concepts tandis qu'au niveau du texte il renvoie à des réalités. Ces réalités peuvent être d'ordre culturel, social, politique, littéraire, historique, religieux, législatif ou moral de deux langues voire de deux communautés, de deux sociétés. Le traducteur doit basculer entre ces deux niveaux pour déceler leur façon de voir, d'être, de penser, c'est-à-dire de tout typisme.

BIBLIOGRAPHIE

- DELISLE, J. (1982). *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa
- DERRIDA, Jacques (1985,1987). "Des tours de Babel." *Psyché: Invention de l'autre*. La philosophie en effet. Paris: Galilée. 203–35. Didier.
- AUSTIN, John Langshaw (1962). *How to Do Things With Words*. Cambridge, Massachusetts. Harvard University Press. Deuxième Edition 2005.
- BAKER, Mona (1992). *In Other Words: a Coursebook on Translation*, London: Routledge.
BAKER, Mona (1996). 'Corpus-based Translation Studies: The Challenges that Lie Ahead'. In Harold Somers (ed) *Terminology, LSP and Translation Studies in Language Engineering: in Honour of Juan Sage*, Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins, 175-186.
- LEFEVERE, André (1985). 'Why waste our time on rewrites? The trouble with interpretation and the role of rewriting in an alternative paradigm', in
- Theo Hermans (ed) *The Manipulation of Literature: Studies in Literary Translation*, London & Sydney: Croom Helm, 215-243.
- LEFEVERE, André (1992). *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*. London/New York : Routledge.
- LÖRSCHER, W. (1991). *Translation Performance, Translation Process, and Translation Strategies: A Psycholinguistic Investigation*. Tuebingen, Gunter Narr.